

Une rentrée littéraire engagée

PAR LISE WAJEMAN

ARTICLE PUBLIÉ LE VENDREDI 21 AOÛT 2020



Nul ne sait ce que sera la rentrée sociale. Mais à lire Alice Zeniter, Barbara Stiegler, Émilie Notéris, Sandra Lucbert ou Aude Lancelin, la rentrée littéraire engage au combat.

Le mouvement des « gilets jaunes », les grèves contre les retraites, le procès France Télécom : autant de moments où le pouvoir politique et économique s'est trouvé frontalement mis en accusation, autant d'événements récents sur lesquels reviennent plusieurs textes marquants de cette rentrée littéraire.

Fabriquer un récit, élaborer une pensée, trouver la langue pour la dire, c'est forcément un peu long : la parution d'un livre risque toujours de se faire à contretemps, puisqu'elle arrive après l'événement. Et puis l'événement ne nous arrive plus brut, il est immédiatement accompagné de sa propre glose, pris dans le temps continu de l'information et du bavardage universel, qui est celui de notre modernité. Pourquoi alors revenir aujourd'hui sur des mouvements de contestation qui peuvent nous sembler lointains, séparés de notre espace-temps par le trou noir du confinement ?

Parce que ce passé compte, parce qu'il ne va pas manquer de faire retour à l'avenir, bien sûr : mais l'enjeu n'est pas seulement de prendre date, de

marquer le moment important ; il s'agit surtout de sortir du rang : construire un récit qui donne les moyens de bifurquer, de prendre la tangente.



« Guerre de classes ». Source: Gilets Jaunes graffiti and riot compilation, <https://www.youtube.com/watch?v=YEjHcMwB6Gs>

C'est ce qu'explique Sandra Lucbert à l'orée de son très beau livre consacré au procès France Télécom, *Personne ne sort les fusils*. L'auteure a, avec d'autres chercheurs et écrivains (parmi lesquels Alain Damasio), suivi le procès France Télécom (lire [ici](#) les textes publiés à cette occasion) : elle en a saisi la tragédie, mais aussi le scandale. Le livre, qui se donne pour tâche de faire « *la description d'une mise à mort* », se construit en une série de courts chapitres incisifs qui mettent à nu la mécanique, celle qui escamote, voire justifie les suicides au nom de la priorité du profit.

Lucbert commence immédiatement par le point Godwin, histoire de mettre les choses au clair : quand les nazis sont jugés à Nuremberg, le tribunal relève d'un système différent (celui des forces alliées) de celui des accusés ; dans le procès France Télécom, au contraire, le tribunal parle la même langue que ceux qu'il accuse : celle de notre monde néolibéral. Comment faire alors pour désigner l'horreur ?

L'auteure explique : elle est outillée pour le faire, parce qu'elle parle d'autres langues que celle des accusés. « *Je trimalle avec moi quantité d'états de langage, c'est ce que fait la littérature aux gens qui la pratiquent. Elle impose un écart permanent avec tout ce qu'on dit. Je parle la langue collective, mais contestée par une cacophonie intérieure.* »

Depuis cet écart, ce dehors, il devient possible d'observer la logique des raisonnements et celle des discours, pour s'en extraire. « *Le procès France Télécom est l'histoire d'un enlèvement grammatical* », écrit Sandra Lucbert, parce que tout ça est, en effet, affaire de grammaire : grammaire du récit, grammaire de la langue, c'est-à-dire agencement logique d'un

sujet et d'une action, de causes et de conséquences, de positions principales et subordonnées. Bref, un lieu où se fabriquent les hiérarchies, les dispositifs de pouvoir, les systèmes de pensée.

D'autres textes de la rentrée partagent cette conviction : la littérature peut être un outil pour se déprendre des logiques de discours dominants, reprendre des forces et retourner au combat.

Ce qui frappe, d'abord, c'est la colère. Le précédent roman d'Alice Zeniter, *L'Art de perdre* (2017, Prix Goncourt des lycéens), racontait une quête mélancolique de l'origine et les ravages de l'histoire. Son nouveau livre, *Comme un empire dans un empire*, s'écrit au présent, celui d'une jeunesse qui veut reprendre la main sur son destin. Le roman croise les trajectoires de deux héros, comme deux manières d'agir : une hackeuse et un assistant parlementaire – un pied dehors, un pied dedans, l'une qui attaque frontalement les institutions, l'autre qui compose avec elle. Tous les deux savent ce qu'est l'humiliation sociale, et le roman en fait une puissante dynamique narrative.

D'où, dans ses meilleures pages, une comparaison cinglante entre les « *talent shows* » – type « Nouvelle Star », etc. – et le show des patrons en train de licencier, pour pointer la violence des mises en scène médiatiques : « *Les candidats étaient amenés à supplier en chansons des individus riches et célèbres afin que ceux-ci leur accordent la possibilité de revenir la semaine suivante (pour supplier de nouveau), et ces mêmes individus riches et célèbres soufflaient que c'était trop dur, vraiment trop dur, ce qu'on leur demandait de faire (choisir, éliminer)* », comme le « *patron millionnaire* » vient « *déclarer à la télévision que c'était dur pour lui, cette fermeture d'usine, vraiment dur, quelle vacherie. [...] En face, des travailleurs s'humiliaient pour pouvoir travailler quelques mois de plus.* »

Observer, envisager l'ennemi pour mieux lui rentrer dedans : les textes de cette rentrée font de l'engagement une nécessité. Ce qui signifie se déplacer, sortir de ses habitudes quotidiennes, mais aussi s'impliquer, passer à l'action. C'est ce

qu'éprouve Antoine, l'assistant parlementaire, parti en quête des gilets jaunes dans la circonscription de son député. Il lui faut les chercher sur les ronds-points, en bordure des villes, mais il se trouve fort démuné quand il les trouve : « *Et une fois sur place, Antoine se sentit idiot parce qu'il était difficile de regarder un barrage. Soit on y participait, soit on allait ailleurs.* »

Mais qu'est-ce que ça implique, de s'engager ? Quelles conséquences sur nos vies ? C'est l'enjeu de *La Fièvre* d'Aude Lancelin, ex-directrice adjointe de *L'Obs* et de *Marianne*, qui a fondé la webtélé QG après avoir démissionné de la tête du Média. Lauréate du Renaudot en 2016 pour son essai *Le Monde libre*, Aude Lancelin s'attelle ici à un premier roman, visiblement inspiré de faits réels : elle imagine qu'un journaliste parisien se retrouve à suivre les gilets jaunes de Guéret, dans la Creuse, et en particulier un jeune électricien au chômage, Yoann, jugé et condamné parce qu'il a lancé un pavé sur les Champs-Élysées. Pour Yoann, la mobilisation enclenche une mécanique tragique ; pour le journaliste, et, on le suppose, pour l'auteure, elle est une initiation douloureuse à la réalité de la lutte des classes contemporaine. C'est un roman d'apprentissage, mais version XXI^e siècle : si le journaliste apprend la nécessité de l'action, l'issue, loin d'être heureuse et réconciliée, est désespérante. « *L'apartheid entre nos vies est véritable* », conclut-il.



« Gilets jaunes, colère noire », Paris, rue de Rennes, 30 janvier 2019. © Celette. Creative Commons

Pourtant, ce n'est pas le moment de se laisser abattre : la lecture de *Du cap aux grèves. Récit d'une mobilisation*, de Barbara Stiegler, redonne des forces. La philosophe avait publié en 2019 un essai, *Il faut s'adapter. Sur un nouvel impératif politique*, qui montre comment le néolibéralisme a construit une pensée de la « pédagogie » : face au

peuple récalcitrant, incapable de s'adapter au nouvel environnement des échanges mondialisés, il s'agit d'imposer avec bienveillance – et surtout autorité – les nouveaux objectifs de l'économie, ceux de la compétition généralisée. Le livre, conçu comme une archéologie des discours dominants contemporains, s'est retrouvé, à la surprise de l'auteure, au cœur de l'actualité des mobilisations à sa parution. Dans *Du cap aux grèves*, qui sort cette semaine, Barbara Stiegler raconte, à la manière d'un journal synthétique, ou d'un essai d'ego-histoire, ce qu'elle a traversé ces derniers mois, du début du mouvement des gilets jaunes à la veille du confinement.

Le projet est modeste, le texte est nécessairement très autocentré, et c'est formidable : le livre ne s'encombre de rien ; il se contente, ce qui est beaucoup, de faire le récit d'une bascule. Comment une philosophe qui pensait devoir se tenir à l'écart pour pouvoir réfléchir se retrouve happée par les mobilisations et tente de construire les conditions d'une activité « *pratiquement critique* », selon la formule de Marx dans les *Thèses sur Feuerbach*, qui fasse la preuve de « *la réalité et de la puissance de [la] pensée, la preuve qu'elle est de ce monde* ». Ce qui ne va pas sans errements, déceptions, interrogations, bien sûr, mais qui permet aussi de définir une ligne de force : commencer par se battre là où on est, avec les moyens qu'on a, sans viser au-delà, sans projeter des cibles lointaines, le grand soir d'un mouvement de masse, car « *au grand jeu de la masse et de la massification, c'est le capitalisme, toujours, qui l'emporte à la fin* ».

D'où ce récit sans afféterie, à la première personne : car parler en son nom est la seule manière de pointer que « *ce qui est en cause, c'est bien nous-mêmes et notre intime transformation, dans notre rapport au travail, à l'éducation et à la santé, dans notre rapport intime à l'espace et au temps* ».

Le choix d'écriture que fait Barbara Stiegler pour ce bref texte au format composite est une revendication politique, mais il permet aussi de saisir un enjeu littéraire, de dessiner une ligne de partage entre les textes de cette rentrée consacrés aux récentes mobilisations.

Les uns se tournent vers la bonne vieille forme romanesque – comme les livres d'Alice Zeniter et d'Aude Lancelin –, d'autres travaillent des formes composites, incertaines, entre prose et poésie, essai et narration. Or, de manière frappante, les romans échouent à porter la colère, là où Barbara Stiegler et Sandra Luchert, avec leur drôle de format hybride, embarquent le lecteur. Cette divergence mérite qu'on s'y arrête : on peut lui trouver trois raisons, qui tiennent à des choix d'écriture et à des choix politiques, bref à des questions de grammaire littéraire.

Il y a des explications circonstanciées, sans doute. *La Fièvre* d'Aude Lancelin tourne rapidement au roman à clé : chaque personnage n'est que le masque de fiction d'une figure réelle, que quelques indices épars permettent d'identifier, en particulier quand il s'agit de sommités de la vie intellectuelle française – on reconnaît sans peine un philosophe et économiste d'extrême gauche, ou un historien du Collège de France : la charge polémique du texte s'égaré dans la vindicte personnelle. Le livre se fait une idée pauvre et triste de ce que peut la littérature, pour ne l'utiliser que comme cryptage du réel.

Le roman ne sert souvent qu'à ça, aujourd'hui, à faire semblant de raconter une histoire. Nous attendons tous de lire un jour *Les Misérables* du XXI^e siècle, la fiction qui nous donnera, dans un même geste, l'intelligence du sentiment, des rapports de force, et l'énergie pour nous battre. Mais on le sait, pourtant : ce livre ne pourra pas advenir sous la forme d'une épopée du XIX^e siècle, parce que ce n'est plus la forme de notre temps.



« + de banquises – de banquiers », graffiti en marge d'une manifestation des gilets jaunes.

Il y a aussi une raison structurelle, formelle à cette différence entre les livres qui nous parlent d'engagement aujourd'hui : elle ne tient pas tant au choix de la fiction d'un côté contre l'enquête ou la « littérature du réel » de l'autre, qu'à la nécessité

de construire un narrateur, des personnages, pour les romans, tandis que les autres textes s'énoncent depuis un « je » qui fait immédiatement corps avec l'auteur.

Parler depuis soi pour taper fort : ce qui n'implique pas forcément de parler depuis sa propre subjectivité, mais impose de parler depuis là où on se trouve, depuis sa place réelle. Rien n'empêche alors de ventriloquer l'ennemi. C'est ce que fait l'écrivaine et essayiste Émilie Notéris dans un petit livre singulier, *Macronique*, dont tout le projet tient dans le sous-titre, *Les choses qui n'existent pas existent quand même* : une succession de courts paragraphes, parfois au format du tweet, s'emploient à démonter la novlangue macronienne, cette langue qui consiste à dire exactement le contraire de ce qui arrive effectivement, comme dans *1984* d'Orwell : « *Il n'y a pas de violences policières, les violences policières sont légales, on peut donc pas parler de violences.* »

Pas de doute : les discours tuent, la langue qu'on parle est directement branchée sur les combats qu'on mène. Dans *Personne ne sort les fusils*, Sandra Lucbert le montre avec rage et drôlerie – il s'agit aussi de rester du côté des vivants. « *Je découvre que le magazine qui me sert à écraser les moustiques est une revue de management : la Harvard Business Review France. Elle est en papier glacé, elle frappe net.* »

Il s'agit de frapper à son tour, avec la littérature. Or c'est paradoxalement ce que se refusent à faire les romans, qui s'enlisent dans leur mouvement dialectique et s'abîment dans des fins qui bouclent tout. Dans *Comme un empire dans un empire*, Alice Zeniter pose les données du problème sous la forme d'une tension narrative : la hackeuse et l'assistant parlementaire sauront-ils unir leurs forces ? Faute

de solution politique au dilemme qu'il esquisse (la politique institutionnelle ou celle des pirates), le roman propose une ligne de fuite : un ailleurs, une petite communauté réconciliée. Tout le récit semble préparer une rencontre explosive entre les deux personnages principaux, finalement c'est un pétard mouillé.

Au contraire, les livres de Stiegler, Lucbert et Notéris abandonnent les rives de formats littéraires standardisés et trouvent dans leur allure impure de quoi relancer un engagement dans le discours. Ces textes ne s'occupent pas de finir mais de commencer, ils se pensent comme des prolégomènes à l'action, dans une tension vers ce qui va venir, un échauffement de la langue, de la pensée. Rappelons le programme : « *Alors dans l'ordre : rompre avec sa langue ; distinguer les cibles ; sortir les fusils.* » Ces livres-là ne s'occupent pas de conclure : ils travaillent à préparer quelque chose.



Aude Lancelin, *La Fièvre*, Les liens qui libèrent, 304 p., 20 €

Sandra Lucbert, *Personne ne sort les fusils*, Éditions du Seuil, 156 p., 15 €

Émilie Notéris, *Macronique. Les choses qui n'existent pas existent quand même*, Cambourakis, 112 p., 10 €

Barbara Stiegler, *Du cap aux grèves. Récit d'une mobilisation. 17 novembre 2018-17 mars 2020*, Verdier, 144 p., 7 €

Alice Zeniter, *Comme un empire dans un empire*, Flammarion, 400 p., 21 €

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Direction éditoriale : Carine Fouteau et Stéphane Alliès

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, François Vitrani. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart, Société des salariés de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.